

Verbundkatalog Kalliope

In: La Revue Hebdomadaire. Jg. 43, Nr. 31, 4.8.1934, S. 100-106

Trois Lettres sur la Litterature Allemande.

**Mann, Klaus
Roth, Joseph
Breitbach, Joseph**

1934-08-04

Nutzungsbedingungen

Bei zahlreichen Dokumenten auf monacensia-digital.de sind die Urheberrechte bereits abgelaufen. Sie sind gemeinfrei und dürfen ohne weitere Rücksprache mit der Monacensia weiterverwendet werden.

Bei den Dokumenten, bei denen noch Urheberrechte bestehen, müssen für eine Weiterverwendung stets die Rechteinhaber*innen angefragt werden sowie eine Publikationsgenehmigung der Monacensia eingeholt werden. Das Zitatrecht bleibt hiervon unberührt.

Zur Erteilung einer Publikationserlaubnis wenden Sie sich bitte an:

Monacensia im Hildebrandhaus
Literaturarchiv

Adresse: Maria-Theresia-Straße 23, 81675 München

E-Mail: monacensia.literaturarchiv@muenchen.de

Terms of use

The copyrights for numerous documents on monacensia-digital.de have already expired. They are in the public domain and may be reused without further consultation with Monacensia. In the case of documents for which copyrights still exist, the copyright holders must always be contacted for further use and publication permission must be obtained from the Monacensia. The right to quote under copyright law remains unaffected by this. To obtain permission for publication, please contact:

Monacensia im Hildebrandhaus:
Literaturarchiv

Address: Maria-Theresia-Straße 23, 81675 München

E-Mail: monacensia.literaturarchiv@muenchen.de

CHRONIQUES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

TROIS LETTRES SUR LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

A la suite de l'article de M. Josef Breitbach intitulé : « Les Français connaissent-ils vraiment la littérature allemande ? » deux écrivains de langue allemande nous ont écrit. La première lettre reçue par notre directeur est signée de M. Josef Roth, l'auteur de la Marche de Radetzki ; l'autre est l'œuvre de M. Klaus Mann, l'un des fils de l'illustre Thomas Mann, qui a groupé dans une revue publiée en exil (Die Sammlung) beaucoup de noms importants de la littérature allemande d'hier, de cette littérature que, d'après l'auteur de l'article paru dans la Revue hebdomadaire du 9 juin dernier, nous ne connaissons qu'imparfaitement. Après cette dernière lettre, on lira une brève réponse de M. Breitbach. Par elle se trouve close une discussion ouverte voici quelques semaines devant nos lecteurs et qui, si nous en croyons de nombreux échos, les a vivement intéressés.

R. S. J.

*
* *

Cher Monsieur Le Grix,

L'exposé que mon ami, l'écrivain allemand Josef Breitbach, a publié dans votre revue sous le titre : « Les Français connaissent-ils vraiment la littérature allemande d'aujourd'hui ? » demande et mérite un contradicteur. Permettez-moi donc, à moi qui ai eu l'honneur d'être cité (avec Franz Kafka) par M. Breitbach comme auteur traduit et connu en France, de répondre à son article.

Je crois y être autorisé à plusieurs titres, comme on le verra par ce qui suit.

M. Josef Breitbach insiste sur le fait que ni Kafka ni moi ne sommes de nationalité allemande. En ce qui me concerne, j'ai été fier toute ma vie d'être non de nationalité allemande mais de nationalité autrichienne. Mon grand et immortel confrère Franz Kafka est mort, malheureusement, mais, s'il vivait encore, il serait, certes, aussi fier que moi de n'être pas porteur de ce passeport allemand que les ancêtres rhénans de M. Breitbach, hélas, ont été contraints d'accepter, pour le plus grand dommage de l'Europe, et auquel leur descendant, Joseph Breitbach, a l'air aujourd'hui de faire une sorte de révérence.

Dans son article, M. Josef Breitbach part de ce point de vue que, jusqu'à présent, ce ne sont pas les auteurs caractéristiques de « l'esprit allemand » qui ont été traduits en français, mais plutôt des auteurs de langue allemande qui, ayant succombé à l'influence « occidentale », ne sauraient présenter aux Français qu'un simple reflet de l'« âme allemande ». D'après lui, des écrivains comme Heinrich Mann et Jacob Wassermann, par exemple, ne sont pas en situation de représenter l'Allemagne. Par contre les écrivains allemands authentiques seraient Hans Grimm, l'auteur de *Volk ohne Raum* (Peuple privé d'espace), Hermann Stehr, Binding, Beumelburg, Alverdes, Carossa, Blunck, Schaefer, Britting, Schickelé, Friedrich, Schnack, Schmidtbonrn, etc. Si on les avait traduits, pense-t-il, ils seraient devenus aussi célèbres en France que Heinrich Mann, et l'on aurait épargné aux Français la surprise de se voir soudain devant l'Allemagne de Hitler au lieu de se trouver, comme ils l'avaient toujours cru, devant celle de Stresemann.

Eh bien, en ce qui me concerne — vous connaissez mon esprit conservateur, cher Monsieur Le Grix, et vos aimables lecteurs me permettront de leur donner quelques indications sur mon attitude, afin que l'objectivité absolue de ma réponse à M. Breitbach leur apparaisse — en ce qui me concerne, donc, et tout au contraire de la France briandiste, je n'ai jamais fait, moi, de différence entre Stresemann et Hitler. Mais j'ai fait une différence entre

Heinrich Mann — dont la conception du monde est opposée à la mienne — et Josef Breitbach par exemple, dont la profession de foi, quand il se réclame de l'âme allemande, m'est aussi pénible que me paraît fausse l'image idéale d'une Allemagne prussienne et protestante telle que Heinrich Mann la porte en lui.

Ceci n'est pas un plaidoyer *pro domo*. Je suis fier d'être un écrivain autrichien conservateur, de ne pas posséder cette nationalité allemande que j'accorde de tout mon cœur à M. Breitbach, ne serait-ce que pour avoir un brave ami de plus parmi mes rares amis ressortissants de l'État prussien.

Mais M. Breitbach commet des erreurs de fait. Et il m'apparaît comme un devoir de l'éclairer lui-même ainsi que les lecteurs de *la Revue hebdomadaire*.

Rainer Maria Rilke, par exemple, est un Autrichien comme Franz Kafka et moi. Hermann Hesse, que M. Breitbach cite comme l'un des représentants typiques de l'authentique âme allemande, est suisse ; René Schickelé est alsacien, c'est un Français, et il attache si peu de prix à la possession d'un passeport allemand, comme celui dont dispose mon pauvre ami Breitbach, qu'il a conservé son passeport français, bien que — à mon avis — son talent ne soit pas reconnu en France comme il le mérite. Binding, Blunck, Alverdes, Beumelburg, Grimm, que M. Breitbach présente comme les seuls peintres caractéristiques de « l'âme allemande », sont des « phénomènes régionaux », des poètes de la « glèbe » allemande, de cette glèbe allemande bien connue, voilée de mensonge romantique, mais fumée avec l'ammoniaque des usines Leuna ; ce sont les poètes d'une « glèbe chimique », d'une campagne industrialisée par l'« I. G. Farben » ; ce sont des romantiques délavés qui, évidemment, ne peuvent plus avoir de rapport avec la raison occidentale puisqu'ils sont sans rapport avec l'Europe. Schaefer est tellement ennuyeux qu'un énorme bâillement prendrait la France entière si l'on entreprenait de traduire cette « âme allemande ». D'une manière générale, je ne permettrai d'ailleurs de mettre en garde messieurs les éditeurs français contre la publication de la plupart de ces auteurs alle-

mands présentés par M. Breitbach comme des « âmes allemandes ». Les « âmes allemandes » sont toujours de « mauvaises affaires ». Le lecteur français ferait peut-être la connaissance de l'étrangeté allemande, mais il s'ennuierait terriblement. Hermann Stehr lui-même, que l'on peut considérer comme un classique parmi les poètes de la glèbe allemande et les ennuyeurs allemands, est un excellent hypnotique. Je crois qu'il serait de meilleure vente chez les pharmaciens français que dans les librairies françaises. En tout cas, il n'aurait pas d'action sur le cœur.

Quand il s'agit de livres allemands à traduire, je crois que les Français ont meilleur goût que les Allemands. Il y a environ douze ans, mon ami Breitbach m'écrivait une lettre enthousiaste sur mon premier roman (à moi qui ne suis pas le moins du monde un poète de la glèbe et de l'âme allemande). Veuille le ciel qu'il ne se mette pas à suivre les fastidieuses routes nationales arpentées en « Wandervögel » par ses auteurs. Je craindrais que les Français, dont le sens littéraire est si fin, ne se mettent alors à ne plus vouloir rien savoir de Josef Breitbach, comme de Beumelburg et de Binding, et ce serait l'effet non de l'ignorance mais de l'ennui.

Veillez agréer, cher Monsieur Le Grix, les bien vifs remerciements de votre dévoué

Joseph ROTH.

* * *

Monsieur le Rédacteur en chef,

M. Josef Breitbach, trouve que, jusqu'à présent, on n'a traduit en français, presque exclusivement, que des auteurs à qui cet honneur ne revenait point : c'est-à-dire ceux qui écrivent en allemand, mais qui ne sont pas Allemands, — comme il l'exprime dans la plus habile des antithèses, sans doute pour faire sentir le contraste avec certains autres qui ne savent pas écrire en allemand, mais qui, en revanche, protestent dans chaque phrase de leur caractère allemand — foncièrement allemand. Dès le début, il excepte quelques « célébrités mondiales » qui ont un public en France en dépit de qualités passablement allemandes. Mais il ne compte parmi ceux-là

que Rilke, Thomas Mann, et, dans un élan de générosité, Jakob Wassermann qui, ainsi qu'il le remarque avec un antisémitisme visible, est presque le seul parmi les nombreux écrivains juifs à posséder un sens à peu près parfait de l'âme allemande.

De toute évidence, Thomas Mann et Wassermann, de même que Rilke, jugés du point de vue auquel se range Breitbach, font nettement partie de « l'autre camp » du camp mauvais, et non allemand.

Ces trois célébrités, Breitbach les admet à son examen. Mais quels sont les écrivains recalés par lui? Il nomme uniquement, dans un rapprochement arbitraire et d'ailleurs tendancieux, Heinrich Mann, Arnold Zweig et... Vicky Baum! Suit l'énumération des écrivains qui, d'après lui, devraient être lus partout, car eux seuls représentent l'Allemagne : Hans Grimm, Albrecht Schäffer et Herrmann Stehr qui est appelé « la plus grande force créatrice de la littérature allemande d'aujourd'hui ».

Selon le même procédé, on pourrait déclarer que les Français ont eu tort de lire Goethe au lieu de Wolfgang Menzel, Heine au lieu de Théodore Körner, Nietzsche au lieu de quelque obscur professeur nationaliste. On dirait, avec la même fausse logique : Goethe, Heine et Nietzsche sont des Européens, vous savez d'avance ce qu'ils ont à vous dire et cela n'est pas quelque chose de particulièrement allemand. Goethe était indifférent aux choses patriotiques, Heine a souvent ridiculisé l'Allemagne, Nietzsche l'a injuriée... Vous devez préférer à ces « mauvais » Allemands ceux qui sont restés entièrement germaniques et n'ont pas subi la moindre influence rationnelle et occidentale.

D'après une telle théorie, l'écrivain allemand ne se maintiendrait pur qu'en se tenant à l'écart de la façon la plus craintive (ou la plus agressive) de l'Europe, qu'en devenant même indigeste pour l'Europe. Car ces écrivains que Breitbach recommande sont vraiment indigestes pour des esprits européens. C'est pour cette raison, rien que pour cette raison, qu'on ne les a pas traduits ou qu'on n'a pas lu leurs traductions, et non pour obéir à quelques

mystérieuses manœuvres juives. Pourquoi personne ne veut-il rien savoir à l'étranger du roman nationaliste intitulé : *Volk ohne Raum, Peuple sans espace* ? Parce que c'est un livre ennuyeux. Et parce que personne n'aime acheter chez le voisin ce qui est étrange et quelque peu repoussant, mais plutôt ce qui est compréhensible, ce qui garde partout sa valeur, ce qui unit. Les ouvrages de cette espèce peuvent avoir des qualités nationales spécifiques, qu'on ne peut méconnaître, mais que des livres d'une valeur supérieure, comme ceux de Goethe ou de Nietzsche, possèdent aussi. Ce qui est français cent pour cent peut avoir une valeur européenne absolue. Ce qui est allemand cent pour cent, non seulement n'est pas européen, mais n'est même pas vraiment allemand. L'Allemand dont l'œuvre est vraiment grande et représentative, fait sien ce qui dépasse le caractère national — que ce soit par la voie du christianisme, de l'humanisme ou d'autres tendances universelles.

Veuillez agréer..., etc...

Klaus MANN.

* * *

A cette lettre, M. Joseph Breitbach a répondu en ces termes :

Monsieur le rédacteur en chef,

Je regrette qu'au lieu de discuter mon article objectivement, M. Klaus Mann se jette dans une polémique qui ne porte nullement sur l'objet de la discussion. Les Français, me demandais-je, connaissent-ils ce qui est le plus typique dans la littérature allemande d'aujourd'hui ? Et je soutenais qu'à part quelques exceptions comme Thomas Mann ou Wassermann, les auteurs chez lesquels le public français avait cherché des *documents* sur la vie allemande étaient précisément ceux qui ne la considéraient, de leur propre aveu, qu'avec des yeux occidentaux ou européens. A côté de ceux-là, disais-je (et je n'entendais pas par là les déprécier, surtout pas Thomas Mann, tragiquement victime de haines personnelles), à côté de ceux-là n'y en a-t-il pas d'autres qui, jouissant chez nous d'une grande considération, mériteraient d'être